



Honoré Beaugrand



Il y a eu un an le sept octobre, le fondateur et premier directeur du journal "La Patrie", à Montréal, s'éteignait après avoir apporté dans sa lutte contre la mort l'énergie et la combativité qui le caractérisaient si fortement.

A ce moment, j'étais bien loin du Canada, et, je n'ai pu, avec mes confrères journalistes, saluer sa tombe d'un dernier adieu. Je désire donc, à l'occasion de cet anniversaire, donner ici, à sa mémoire, l'hommage de mon souvenir reconnaissant.

Je le lui dois et il m'est doux de le lui rendre. C'est dans "La Patrie" d'Honoré Beaugrand que je fis mes premières armes dans le journalisme. C'est à lui, c'est à ses encouragements que je dois d'avoir persévéré dans une carrière jusque-là fermée à la Canadienne-française.

Je fus la première femme faisant partie d'un personnel de rédaction. Cette position, si nouvelle, eut pu m'être rendue, sinon impossible, du moins particulièrement pénible. Il n'en fut rien, et c'est avec un plaisir, qui m'est de plus en plus cher à mesure que j'avance dans la vie, que j'évoque le passé de ces premières années, où le labeur était rude et prolongé, il est vrai, mais que la sympathie respectueuse, l'estime sincère, et mutuelle, dont j'étais entourée, allégeaient de beaucoup.

Je ne puis qu'esquisser à larges coups de plume le portrait de ce disparu ; chacun cependant, pourra le reconnaître, même dans les quelques mots que j'en dirai.

J'ai rencontré peu d'hommes, dans la vie, qui eussent aussi ouvertement qu'Honoré Beaugrand le courage de leurs opinions. Il était tout d'une pièce et carrément, soit un ami soit un adversaire, et, loyal toujours, dans l'un ou l'autre cas.

C'était un chrétien puisque c'était

un honnête homme ; s'il ne fut pas le catholique fervent qu'on eut pu souhaiter, il faut l'en plaindre et non l'en condamner. Il eut du moins l'honnêteté de ne pas simuler une profession de foi qu'il ne partageait pas, et, dans notre pays, il y a sur ce chapitre, quelque mérite à ne pas être un hypocrite.

Quelles que fussent ses idées, cependant, il avait un grand respect pour les convictions religieuses d'autrui ; je le sais, moi, mieux que personne, et, je sais aussi toute la vénération qu'il avait pour sa sœur, Alphonsine, dont la réputation de haute piété était connue de tous, et qu'il appelait, sans sourire, "la sainte de la famille".

On a souvent reproché à "La Patrie" ses tendances par trop libérales dans le sens religieux du mot. Jamais, cependant, elle n'encourut la censure ecclésiastique. Seule, elle ne fut pas publiquement condamnée, quand, dans la tourmente politique qui souffla sur notre province, il y a quelques années, "l'Electeur", et autres journaux de son parti, furent mis au ban de l'Eglise.

Beaugrand était aussi un brave, qui n'a jamais failli à ce qu'il croyait être son devoir.

Qu'on se rappelle son passage à la mairie, à une époque que les troubles relatifs à la petite vérole ont rendu tragique. Au milieu du déchaînement des passions, il a payé de sa personne, sacrifiant sa popularité, exposant sa vie même, aux devoirs de sa charge. La ville de Montréal a-t-elle été assez reconnaissante à son chef pour le dévouement dont il a fait preuve à son service, en cette douloureuse épreuve ?

Les hommes publics qui font de tels sacrifices en faveur du devoir sont assez rares pour qu'il convienne de les exalter de temps en temps, afin

que leur exemple serve aux générations qui suivent.

Tout cela est bien à l'honneur de l'homme de lettres et du journaliste qu'était Honoré Beaugrand.

Depuis qu'il a disparu de l'arène du journalisme, je ne vois pas que les journaux aient beaucoup fait de plus grands progrès.

On a pu imprimer des feuilles plus volumineuses, mais de mieux faites, de plus françaises, et de plus intéressantes, je ne le crois pas. A "La Patrie" d'antan, on avait, de plus, son franc-parler... Ils sont rares aujourd'hui les journaux dont on puisse dire autant.

Il ne me semble pas qu'on ait encore apprécié à son juste mérite, la valeur littéraire de l'auteur de "Jeanne la Fileuse", du "Vieux Montréal", de "La Chasse-galerie" et de tant d'autres légendes.

Je n'exagère rien en affirmant qu'au point de vue du "folk-lore" rien n'a été écrit de mieux et de plus caractéristique, au Canada, que ses contes.

La "Chasse-galerie" que consent à courir Joe le Cook pour aller embrasser la petite Lizza Guimbette ; le "Loup-garou" dont Pierriche Brindamour raconte les émouvantes péripéties, devant l'auditoire frissonnant d'une salle de comité électoral, en bas de Sorel ; "le Père Louison" qui déplore les excès que lui font commettre sa colère, et "Macloune", l'histoire de ces deux disgraciés de la nature qui s'aiment, et ne peuvent s'épouser parce qu'ils sont "trop laids et trop pauvres", resteront à jamais à l'honneur des lettres canadiennes.

Macloune a existé ; l'auteur me l'a déclaré lui-même, et sa pitoyable idylle avait su inspirer son narrateur et lui prêter des accents émouvants, cet air "vécu", qui touchaient, à leur tour, les lecteurs.

La poésie et le sentiment faisaient, plus qu'on ne le croyait généralement, le fond de la nature de Beaugrand, que la maladie, obsédante et cruelle, rendait parfois maussade et nerveux.

Je l'ai vu souvent s'attendrir à la